

***Dr Strangelove*, de Stanley Kubrick, 1963**

Malgré ou peut-être à cause du léché, du lissé de sa mise en scène, le cinéma de Stanley Kubrick me laisse fort souvent sur ma faim : tout se passe en effet comme si la perfection presque prophylactique de la forme faisait ressortir jusqu'à l'insupportable la légèreté, à tout le moins la banalité du fond – avec trois exceptions notables, la première partie de *Full Metal Jacket*, le très beau *Barry Lyndon* (quoiqu'il soit largement inférieur du roman éponyme) ainsi que *Dr Strangelove*. Pour le reste (et n'en citer que quelques uns), *Shining* est un délicieux divertissement, *2001*, un exercice indigeste de masturbation intellectuelle (et c'est un luddite qui l'écrit !), *A Clockwork Orange*, une réflexion certes intéressante mais inaboutie, voire superficielle, et, n'en déplaise aux rois mages de la critique qui ne tarirent pas d'éloges à son propos, *Eyes Wide Shut* ce qu'il faut bien appeler un insoutenable navet de vieux cochon qui veut filmer des néné.

Plus de dix ans avant les mouvements massifs d'opposition au nucléaire, *Dr Strangelove* a pour principe de prendre la logique de la dissuasion nucléaire (encore d'application, même si l'on en parle moins, prolifération des guerres de « basse intensité » aidant) à rebrousse poils, ou plutôt, *au mot*, c'est-à-dire de démontrer que la sanctuarisation des territoires n'est aucunement une garantie de survie ; d'autre part, il met en opposition - et cela bien mieux que dans *2001*, *l'Odyssée de l'espace* -



logique humaine (la déraison et la passion) et logique automatique, procédurale de la machine (la *rationalité déraisonnable*, comme dirait Latouche), ainsi que toute la gamme entre les deux. Car c'est bien à un pamphlet luddite que l'on a affaire, lequel dénonce le délire cybernétique de la seconde moitié du XXe siècle (puisque les hommes sont

irrationnels, il faut remettre le destin de l'humanité dans les mains logarithmiques et probabilistes d'une super-machine). Les hommes du film sont pris au piège d'une mécanique émergeant de la rencontre des logiques d'abandon de responsabilité et de procédures censées se contrer les unes les autres. Là où le principe de la dissuasion est « personne n'agira parce que chacun à tout à y perdre », Kubrick répond par « personne n'agira parce que personne ne peut plus rien y faire, et plus rien à y perdre *de toute façon* ». La drôlerie du film tient d'ailleurs dans le contraste entre le ridicule des relations entre les personnages (le général et sa secrétaire, le président russe complètement saoul) et *l'impersonnalité prométhéenne* d'une situation qui les dépasse et dont ils ont perdu la maîtrise effective en refusant la responsabilité morale. Et si l'enchaînement d'évènements que narre le film a pour cause la folie d'un homme (le facteur humain, sorti par la porte et revenu par la fenêtre : un officier devenu impuissant), cette folie paraît en soi tout à fait dérisoire eu égard au système rationnel qui en amplifie dramatiquement les effets.

La chute du film en est sans doute le grand moment : le délire final de la clique technocrato-scientifico-militaro-politique autour d'un savant mal dénazifié qui rebâtit le monde à partir de quelques intérêts bien compris et de quelques principes darwiniens bien appris est sans appel : quand il y a du pouvoir en jeu, il n'y pas de démocrate, de communiste ou de fascistes, ou encore de leçons à tirer ; il n'y a que des imbéciles. Tenez : la fin du pétrole arrive, et l'on nous ressort le nucléaire...

Frédéric DUFOING